L’œuvre est un roman publié en 1886 par Emile Zola. L’ouvrage nous amène dans le monde de l’art et des artistes à travers Claude Lantier, un peintre qui est comme maudit, et qui a été inspiré de Cézanne, un grand ami de Zola.

Dans cet exposé nous allons nous concentrer sur

**Le personnage de Claude**

**Qui est Claude ?**

Claude est le personnage principal dans l’Oeuvre. Il est le fils de Gervaise Macquart, qui l’a éduqué toute seule car son père Auguste Lantier, les a abandonnés. Christine et lui vont être les parents de Jacques Louis Lantier.

Dans ce livre il nous est présenté comme un personnage assez banal « un garçon maigre, une grosse tête, barbu, le nez très fin, les yeux minces et clairs ». Il est originaire de Provence mais devient ensuite peintre à Paris.

Dans cet exposé plutôt que de parler de ses relations etc nous avons choisi d’étudier sa personnalité au fil de l’histoire. Nous suivrons ces périodes de génie, suivies par ces échecs, qui conduisent à ses doutes, pour enfin en venir au désespoir et à la Folie.

**Génie ou Folie ?**

**Génie**

Ce passage se déroule au début de l’histoire, il travaille avec passion sur sa nouvelle œuvre : « Plein air » qui d’ailleurs est inspiré de la peinture de Manet « Déjeuner sur l’herbe ».

*« Décidément, comment appelles-tu ça ? demanda Sandoz.*

*– Plein air », répondit Claude d’une voix brève.*

*Mais ce titre parut bien technique à l’écrivain, qui, malgré lui, était parfois tenté d’introduire de la littérature dans la peinture.*

*« Plein air, ça ne dit rien.*

*– Ça n’a besoin de rien dire… Des femmes et un homme se reposent dans une forêt, au soleil. Est-ce que ça ne suffit pas ? Va, il y en a assez pour faire un chef-d’œuvre. »*

*Il renversa la tête, il ajouta entre ses dents :*

*« Nom d’un chien, c’est encore noir ! J’ai ce sacré Delacroix dans l’œil. Et ça, tiens ! Cette main-là, c’est du Courbet… Ah ! Nous y trempons tous, dans la sauce romantique. Notre jeunesse y a trop barboté, nous en sommes barbouillés jusqu’au menton. Il nous faudra une fameuse lessive. »*

*Sandoz haussa désespérément les épaules : lui aussi se lamentait d’être né au confluent d’Hugo et de Balzac. Cependant, Claude restait satisfait, dans l’excitation heureuse d’une bonne séance. Si son ami pouvait lui donner deux ou trois dimanches pareils, le bonhomme y serait, et carrément.*

Cette première œuvre traduit son enthousiasme et son appétit de vivre : il veut créer et il est ambitieux. A ce passage de l’histoire Claude est encore motivé et déterminé à faire une œuvre aussi parfaite que possible. Il apparaît comme un génie, capable de peindre des heures, dans une excitation heureuse. Tout se passe bien pour lui.

**Échecs**

Ce passage ci se situe plus loin dans l’histoire, Claude a déjà exposé différents tableaux.

*C’était sa continuelle histoire, il se dépensait d’un coup, en un élan magnifique ; puis, il n’arrivait pas à faire sortir le reste, il ne savait pas finir. Son impuissance recommença, il vécut deux années sur cette toile, n’ayant d’entrailles que pour elle, tantôt ravi en plein ciel par des joies folles, tantôt retombé à terre, si misérable, si déchiré de doutes, que les moribonds râlant dans des lits d’hôpital étaient plus heureux que lui. Déjà deux fois, il n’avait pu être prêt pour le Salon ; car toujours, au dernier moment, lorsqu’il espérait terminer en quelques séances, des trous se déclaraient, il sentait la composition craquer et crouler sous ses doigts. À l’approche du troisième Salon, il eut une crise terrible, il resta quinze jours sans aller à son atelier.*

Dans ce passage on peut voir la tristesse de Claude face à ses échecs. La vie du peintre est parsemée d’obstacles qui le freinent. A chaque échec il se renferme sur lui-même, profondément blessé. Impuissant, il n’arrive pas à atteindre la perfection. Claude est tellement ambitieux qu’il se perd dans ses objectifs : il cherche quelque chose qu’il ne peut pas atteindre et ça le déchire au fur et à mesure.

**Doutes**

Ce passage succède à la période d’échecs de Claude.

*Toute toile qui revenait, lui semblait mauvaise, incomplète surtout, ne réalisant pas l’effort tenté. C’était cette impuissance qui l’exaspérait, plus encore que les refus du jury. Quelle souffrance de ne jamais se donner entier, dans le chef-d’œuvre dont il ne pouvait accoucher son génie ! Pourquoi de brusques trous ? Pourquoi des parties indignes, inaperçues pendant le travail, tuant le tableau ensuite d’une tare ineffaçable ? Et il se sentait incapable de correction, un mur se dressait à un moment, un obstacle infranchissable, au-delà duquel il lui était défendu d’aller. S’il reprenait vingt fois le morceau, vingt fois il aggravait le mal, tout se brouillait et glissait au gâchis.*

Dans ce passage on retrouve encore une insistance sur son impuissance. A tous ses échecs, se succèdent des doutes. Claude qui pourtant été motivé, commence maintenant à s’énerver, et à perdre confiance en lui et en tout. Claude se renferme davantage, jusqu'à s’en couper du monde, il est désespéré. Il va d’ailleurs laisser tomber la peinture pendant quelques temps et partir à Bennecourt avec Christine. Mais la peinture, partie intégrante de sa vie, va vite redevenir omniprésente, jusqu’à l’amener à l’obsession.

**Désespoir**

Dans ce passage Claude peint son enfant Jacques, qui est mort.

*Il céda enfin, alla prendre une petite toile, commença une étude de l’enfant mort. Pendant les premières minutes, ses larmes l’empêchèrent de voir, noyant tout d’un brouillard : il continuait de les essuyer, s’entêtait d’un pinceau tremblant. Puis, le travail sécha ses paupières, assura sa main ; et, bientôt, il n’y eut plus là son fils glacé, il n’y eut qu’un modèle, un sujet dont l’étrange intérêt le passionna. Ce dessin exagéré de la tête, ce ton de cire des chairs, ces yeux pareils à des trous sur le vide, tout l’excitait, le chauffait d’une flamme. Il se reculait, se complaisait, souriait vaguement à son œuvre.*

La peinture devient tellement une obsession pour Claude qu’il en vient même à peindre son enfant mort. Il est désensibilisé, comme vide de sens, capable de peindre le cadavre de son propre enfant. Cette fois ci encore « L’enfant mort »,  l’œuvre de Claude, s’apparente à son état d’esprit, cette œuvre très lugubre montre son désespoir, son obsession de la mort et son impression d’étouffer. Contrairement à « Plein air » comme on l’a vu au début, cette œuvre ci représente tout ce qu’il y a de plus négatif. On observe bien un grand changement de personnalité de Claude, il n’est plus motivé, il est désespéré.

**Folie**

Dans ce passage Claude n’a toujours pas atteint la perfection qu’il cherche, il tend à en devenir fou.

*Que lui manquait-il donc, pour les créer vivantes ? Un rien sans doute. Il était un peu en deçà, un peu au-delà peut-être. Un jour, le mot de génie incomplet ; entendu derrière son dos, l’avait flatté et épouvanté. Oui, ce devait être cela, le saut trop court ou trop long, le déséquilibrement des nerfs dont il souffrait, le détraquement héréditaire qui, pour quelques grammes de substance en plus ou en moins, au lieu de faire un grand homme, allait faire un fou.*

Ici Zola met en évidence son attrait à expliquer l’hérédité, en évoquant « le détraquement héréditaire » il dit que tout comme sa mère, Claude va devenir fou. C’est comme s’il ne pouvait pas y échapper, pris dans un tourbillon de désespoir Claude n’est plus du tout le même qu’avant : il est emporté par la folie.

Dans ce second passage Claude, comme un somnambule, se réveille en pleine nuit pour peindre.

*Claude, en manches de chemise malgré la rude température, n’ayant mis dans sa hâte qu’un pantalon et des pantoufles, était debout sur sa grande échelle, devant son tableau. Sa palette se trouvait à ses pieds, et d’une main il tenait la bougie, tandis que de l’autre il peignait. Il avait des yeux élargis de somnambule, des gestes précis et raides, se baissant à chaque instant, pour prendre de la couleur, se relevant, projetant contre le mur une grande ombre fantastique, aux mouvements cassés d’automate. Et pas un souffle, rien autre, dans l’immense pièce obscure, qu’un effrayant silence.*

A ce moment Claude est coupé du monde. Il est « en dehors de l’heure, en dehors du monde ». Il a perdu la notion du réel et du contact : il est possédé et hanté par sa peinture. Il semble ne plus pouvoir se contrôler, on dirait une sortie de machine folle. Il travaille désormais sur une œuvre qui, il le sait, ne sera jamais achevée. Claude est déchiré et cela se ressent sur sa manière de peindre.

**Mort**

Ce passage se situe à la fin du roman.

*Au premier coup d’œil, elle ne vit rien, l’atelier lui parut désert, sous le petit jour boueux et froid. Mais, comme elle se rassurait en n’apercevant personne, elle leva les yeux vers la toile, et un cri terrible jaillit de sa gorge béante.*

*« Claude, oh ! Claude… »*

*Claude s’était pendu à la grande échelle, en face de son œuvre manquée.*

A la fin de ce roman, Claude excédé par cette obsession de la peinture en arrive au suicide. Il n’a plus rien a apporté à son œuvre, il a tout essayé, et donc il n’a plus rien pour lui non plus. Son tableau et lui ne faisant plus qu’un, vont tout deux mourir, sans aucun succès. C’est une fin tragique pour ce peintre maudit qui n’aura pas réussi à accomplir sa quête, maintenant tout est fini, il n’y a plus d’espoir.

**Conclusion**

On observe un changement de comportement de Claude tout au long du roman. Il passe en effet « d’un artiste flâneur, amoureux du Paris nocturne » à un artiste déprimé qui va en venir jusqu’au suicide. Au fil de l’histoire ses œuvres traduisent son état d’esprit, tantôt enthousiaste, tantôt déprimé. Il a vécu de nombreux échecs qui l’ont fait passé d’un peintre de génie ; ambitieux, à un peintre douteux cherchant sans arrêt la perfection, pour au final devenir fou jusqu’à en mourir. On voit qu’autour du personnage de Claude il y a une balance entre le génie et la folie, puis un grand déséquilibre : Claude penchera finalement vers la folie.